



Michel DEON «JE ME SUIS BEAUCOUP PROMENÉ...»

Editions La Table Ronde ; 1995 ; 110 francs

Le sédentaire qui rêve de nomadisme, l'insulaire trop velléitaire pour troquer son poing de terre crispé sur la Méditerranée pour des horizons neufs n'a d'espoir que dans les créations de la fiction : les livres sont, en effet, les seuls dépositaires de mondes inaccessibles et si aisément praticables pourtant sur les voies de l'imagination ou de la mémoire.

Ruisselant de souvenirs, la dernière œuvre de Michel Déon **Je me suis beaucoup promené** est un carnet de vagabondages réels ou rêvés. On zigzague entre les îles ioniennes, on traverse l'Italie, on pousse jusqu'à un douar assommé de soleil, on marche vers Zambujal dans le sillage d'une odeur de fauves. Et on cueille à travers la planète les miracles d'un quotidien d'errance.

Cette géographie là est charnelle. L'auteur sait qu'une terre offre sa vérité dans l'allégresse d'un alcool, dans la spécificité d'une trouvaille culinaire. Le Portugal se laisse boire comme un vin de Colarès très fruité. En l'irish coffee se mêlent deux éléments de l'Irlande : la chaleur de la tourbe, la froidure de ses rocs. Quant au xérès, il s'accorde avec l'Espagne, ses chanteurs de cante jondo, le piétinement sec de ses danseuses...

C'est que, pour le flâneur amoureux des peuples qu'il rencontre, toute contrée a une voix et un visage. La voix s'infléchit en accents suaves ou rauques, s'exhale dans la plainte d'un fado, s'enroue dans la fumée des tavernes grecques. Les visages ont la grâce de ces apparitions que

nourrira ses romans.

Par là, ce guide de voyage devient un voyage à travers la littérature tout plein d'ombres échappées de silhouettes volées chez Stendhal ou chez Giono. De belles figures d'écrivains apparaissent : Chateaubriand pose sur l'Acropole pour la postérité, Flaubert goûte en Egypte le plaisir d'amours tarifées, Montherlant s'offre, en Tunisie, le spectacle d'une pendaison - douze minutes en direct d'une atroce agonie... Quant à l'auteur son portrait révèle, de page en page, un peu plus de sa sensibilité aiguë et de sa sensibilité frôleuse. Mais, au-delà de l'intérêt biographique, une question essentielle gît au cœur du recueil : d'où naît le miracle de l'acte créateur ? Pourquoi et comment un flash de la rétine s'imprime-t-il dans l'esprit au point de stimuler, de susciter l'écriture romanesque ?

L'errance à travers le monde est donc en fait un parcours initiatique : un jeune homme curieux et avide d'ailleurs deviendra un écrivain habile à faire surgir des ailleurs spatio-temporels. C'est autour des silhouettes et des paysages entrevus qu'il animera histoires et intrigues ; preuve qu'il n'est guère de frontière entre le réel et l'imaginaire ! Reste l'imprévisible, l'insaisissable processus de la gestation : au terme d'on ne sait quelle plongée dans l'inconscient, quelle métamorphose des souvenirs, quel maquillage de la fiction, une vision du passé, si éphémère, si lointaine, s'ancrera dans l'éternité de l'écriture...

Donni

Puri di qualità, sò roba rara i rumanzi in corsu ; è v'eccu chì, à tacca à tacca, ni veni stampati dui : «Zi Prisentanti», di Rotilj-Forcioli, è «Ed eo mi sentu chjamà», di Vidal-Mattei. Beddu rigalu è, sopra tuttu, data di primura, chì sò quì i prima prima rumanzi in lingua noscia scritti da donni.

Parlà di literatura feminina, in pettu à l'altra, mancu a mi pruvaraghju. A differenza, veni troppu mali à capacitalla. Ci sarà o ùn ci sarà un tonu spiciali ? Una sinsibilità soia ? À pocu l'imbrogliu ! Via, parlemu dunqua di literatura è basta.

Ed a si miritani, sti dui stalbatoghji chì, ognunu à modu soiu, ci contani, cruschighjendusila, i passati neri o felici di dui paisoli corsi. Pari ancu ch'eddi spartissini u stessu scopu : salvà par via di a scrittura, i vistighi d'una certa Corsica, oghji strapazzata da u smintecu.

Veni naturali, in stu particolari, à fassila in lingua noscia. È, di fattu, puri pumuntinchi ind'è Rotilj-Forcioli, cismuntinchi ind'è Vidal-Mattei, i scrittrici sani tremindù staglià i so paroli, «stacchittalli», insitendu in u filu di u discorsu una manata d'idiutisimi, lindi assà, pronti à davvi una bedda smossa puetica.

Tandu, o littò, tocca à tè à dalli a so diccia.